

Breteigny-St-Bartelomâ et Paris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 30

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce nom de *Quinquet* est devenu le nom d'une famille encore vivante actuellement; il aura été donné à une personne matinale, qui avait l'habitude de se lever à l'aube.

Il ne faut pas confondre le nom de *Quinquet* qui nous occupe, avec celui de *Quinquet*, le fabricant de lampes à Paris, auxquelles il a donné son nom, car l'étymologie de ce dernier nom doit dériver du latin *quinque*, pour indiquer le cinquième enfant d'une famille, ou le cinquième roi d'une dynastie, comme Charles-Quint.

Lausanne, le 20 juillet 1881.

J.-F. P.

Bretegny-St-Bartelomâ et Paris.

On coo dè pè Bretegny-St-Bartelomâ, avâi z'âo z'u êtâ pè Paris, iô restâ on part d'ans et iô sè pliésâi gaillâ. Quand l'est que revegne cévè, bragâvè destrâ dè cé Paris et racontâvè bounadrâi. « Foudrâi cein vairè, se desâi, Paris est onco autrameint grand qu'Etsalleins quand bin on lâi met-trâi avoué, Bretegny, St-Bartelomâ et lo resto dâo saclio; et pi dâi mâisons! lè pe pouetès sont asse ballès què lo tsaté à monsu Délessert; et lo rio que passè pè lo mâitein dè la vela, que lâi diont la Seine, l'est onco on autre affèrè què lo Talent; lè navio, lè liquietès et mémameint lè bateaux à vapeu lâi sont assebin à l'âo z'éze qu'on tsassot dein lo Talent. Et lè ponts! credouble! n'est pas qu'estion dè lans coumeint pè châotrè, iô ein pliein midzo, se lo pi vint à tsequâ, on va trielliâ dein l'édhie, benhirâo onco s'on ne sè raveintè pas tot depourent et mou coumeint n'a renaille. A Paris, lè ponts sont garnis dè falots, qu'à la miné lâi fâ asse bè qu'à midzo et que n'ia pas moian dè sè dérupidâ avau, s'on a pas on étsilla po cambâ la baragne. » Tantiâ que ne pu pas vo derè tot cein que racontâvè. « Cé que n'a pas vu Paris, n'a rein vu, » se desâi adé.

On dzo que dévezâvè dè cein avoué monsu l'incourâ, qu'on lâi desâi monsu lo doyein, n'étiot pas tant d'accoo lè dou. — « T'as bio derè, François, se fasâi monsu l'incourâ, t'as bio derè, Paris l'est n'a vela dè perdechon po lè dzouvenès dzeins; kâ lâi a per lé dâi mâisons qu'ont crouïo renom; eilliâ théâtres et eilliâ billards sont dâi medzeardzeint et la pe granta eimpartiâ dâi cabarets ne sont què dâi pincés; Paris, l'est on espèce dè Babylone ».

— Ne sé pas què vo derè, monsu lo doyein, se repond François, que ne vayâi quand mêmè rein dè pe bio què son Paris, mâ dein ti lè cas, n'ia pas mé dè crouïès dzeins à Paris qu'à Bretegny!

III. LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

En revenant de Roche-Bonne, où elles avaient été prendre leur bain, après le départ de MM. de Crouilli, les dames de Mordreux croisèrent le grand jeune homme brun dans le chemin sablonneux. Les traits du jeune homme s'altérèrent visiblement. Il salua comme de coutume, mais son regard s'arrêta sur celui de la mère d'Elise avec une expression indéfinissable, qui la frappa.

Ce monsieur nous connaît, pensa-t-elle, et il doit avoir une communication à me faire.

M^{me} de Mordreux ne pouvait cependant pas faire les premières démarches pour se mettre en rapport avec lui.

Le soir Elise vint rêver sur la terrasse.

— Comment trouves-tu M. Antoine de Crouilli? lui demanda sa mère qui était venue la rejoindre.

— Insupportable, répondit Elise avec la franchise spontanée qui lui était habituelle.

M^{me} de Mordreux ne put retenir un mouvement.

— Cependant, ma chère Elise, il faudra l'endurer encore une fois reprit-elle. Son père m'a demandé de nous faire parcourir Saint-Malo, ville forte originale, m'a-t-il affirmé. — J'ai accepté pour lundi.

Le jour marqué, vers deux heures, M. de Crouilli vint en voiture prendre les dames de Mordreux. Il était seul. Son fils devait se trouver au casino de Saint-Malo, au passage de la voiture. L'institutrice, Mlle Eugénie, accompagnait les dames de Mordreux, ce qui parut plaire médiocrement à M. de Crouilli.

Il ne fallut pas grand temps à la société pour traverser Saint-Malo en tous sens et faire le tour de la ville sur ses vieux remparts. L'impression de cette promenade sur les promeneurs fut loin d'être gaie et ce fut avec un véritable soulagement qu'ils retrouvèrent le grand air et la lumière sur le quai.

Leur calèche les attendait à la porte Saint-Vincent, une de ces calèches où on peut se mettre six aisément. En passant auprès du casino, M. de Crouilli proposa aux dames de Mordreux de s'y arrêter quelques instants. Ces dames ne connaissaient pas ce modeste bâtiment, qui n'approche guère des somptueux casinos des plages normandes; elles acceptèrent.

C'était le moment où les habitués se trouvent sur la plage, et comme la marée montante attirait tous les baigneurs, le casino était presque désert. Dans la salle de jeu quelques joueurs faisaient un rubicon et dans celle de lecture quelques papas lisaient les journaux.

Au moment où les visiteurs allaient entrer dans la salle des concerts, le piano, touché par une main d'artiste, les arrêta. On jouait précisément cette triste et suave mélodie, la dernière pensée de Weber, qui avait si vivement impressionné Elise l'autre jour sur la terrasse de la villa des Sapins. La jeune fille s'appuya sur les bras de sa mère, elle s'arrêta palpitante.

— Qu'as-tu, Elise? lui demanda M^{me} de Mordreux péniblement impressionnée de l'émotion de sa fille.

— Maman, c'est la personne qui jouait l'autre soir ce morceau dans le vallon, murmura Elise.

— Quelle idée ma fille!...

— Oh! je la reconnais bien; c'est la même nuance délicate de sensibilité, la même manière d'interpréter le maître, répondit la jeune fille.

— Eh bien! quand cela serait? dit sa mère.

Le piano était excellent et le vide de la grande salle donnait une sonorité extraordinaire à l'instrument.

La mélodie s'acheva avec une douceur infinie, rappelant le dernier soupir d'un mourant, qui passe de la vie à la mort comme on s'endort d'un paisible sommeil.

Elise se serra plus fort contre sa mère et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues comme deux perles de cristal. M^{me} de Mordreux franchit brusquement le seuil de la salle de concert, entraînant sa fille.

La personne qui jouait se levait au même instant et fermait le piano. Les dames de Mordreux reconnurent le grand jeune homme brun et pâle du chemin sablonneux des miels. Il salua profondément les dames et passa fier et hautain devant Messieurs de Crouilli.

— Maman, dit Elise, tu me fera venir la dernière pensée de Weber, n'est-ce pas?

Après le départ du jeune homme, Antoine de Crouilli s'approcha de son père et lui murmura quelque chose. Le père fit un signe de tête affirmatif.

M^{me} de Mordreux ne voulut pas que M. de Crouilli les